

## Le Songe de Guenièvre

*Les chiens aboient.*

*Le lieu : un grand volume plein d'ombres dont l'entrée se perd dans l'obscurité. La fenêtre est fermée, la lumière électrique éteinte. L'ombre règne et les objets sont sans contour précis, à l'exception d'une boîte.*

*Des pas de femme font le tour du lieu, cherchent l'entrée. Ils la trouvent et ne se risquent pas au-delà.*

*La femme paraît enfin, un bouquet de fleurs à la main. Elle ne connaît pas le lieu, elle se méfie de sa solidité. Elle se méfie de ce que l'ombre peut cacher. Ses yeux scrutent l'obscurité, y cherchent quelqu'un.*

Bonjour ?

*Elle attend une réponse en vain.*

Vous êtes là, je le sais. Où êtes-vous passé ?

*Elle n'obtient pas de réponse. Elle scrute, mais n'ose s'aventurer. Elle parle, sans direction précise.*

Je suis venue vous dire une chose. Elle vous fera plaisir, je suis sûre.

*Pas de réponse.*

Vous êtes là, tout près, je le sais. Je sens vos yeux sur moi.

*Elle fixe une ombre. Pas de réplique. Elle fixe d'autres ombres. Pas de réplique.*

Je n'ai pas le temps de jouer à cache-cache. Les trottoirs de l'avenue sont noirs de monde. Je devrais déjà avoir pris place dans la voiture.

*Pas de réponse.*

Vous avez quelque motif d'être en colère, mais cela ne vous autorise pas à être grossier avec moi. Si vous vous figurez que je vais attendre que vous daigniez vous montrer ? Le président m'attend dans sa décapotable, debout à l'arrière. Il est temps que je prenne place à côté de lui et que le cortège s'ébranle.

*Pas de réponse. Un bruit insignifiant provoque une intense inquiétude chez la femme. Le temps de découvrir l'origine de ce bruit – une gouttière ? un courant d'air ?*

Ça vous amuse de me faire peur ? Ça vous plaît. Une fois de plus, c'est le président qui a raison.

« Un animal », il parle de vous en ces termes. Votre argent, il n'y attache pas d'importance, « question de chance », dit-il. Moi je croyais qu'il se trompait, que vous n'étiez pas l'un de ces rustres pleins aux as. Ce matin, vous voyant arriver à la réception, je me suis dit que vous aviez plus de courage que la plupart. Aucun rapport avec l'argent. Riches ou pauvres, la vie n'est facile pour personne. Il m'avait semblé que vous saviez quoi faire du vôtre. Je me suis trompée, je vois. J'arrive, porteuse d'un message de bonne volonté et vous... Vous vous sentez fort de me traiter de cette façon ? Une façon de vous venger du passé tout entier... ?

*Elle s'interrompt, aux aguets. Le bruit est devenu un bruit de pas. Les yeux de la femme suivent les pas, ils se perdent parfois dans le silence. Les pas l'effrayent autant que le silence. Elle recule vers l'entrée. Alors l'homme paraît devant elle, coupant sa retraite. La femme mettra un certain temps à se remettre de son émotion.*

Je suis simplement venue vous dire que je regrette l'incident de ce matin, à la réception. Probablement était-ce une erreur de vous inviter, mais vous ayant invité, ils n'avaient pas à vous mettre dehors de cette façon, ce ne sont pas des manières, pour personne.

*Pas de réplique.*

C'est tout ce que j'avais à vous dire, voilà.

*Pas de réplique.*

Vous ne parlez pas ma langue ? Mais vous la comprenez ? Vous avez compris ce que je viens de dire !?

*Pas de réplique.*

Vous êtes déçu ? C'est lui que vous attendiez ? Vous pensiez qu'il viendrait vous demander pardon en personne. Lui ne peut pas venir, vous devez le comprendre. Il est droit comme un « i », dans sa décapotable, arborant ce sourire qu'ils aiment tant. Et moi, je devrais être à côté. C'est un peu en son nom que je vous demande pardon. Au nom du pays entier, si vous préférez.

*Pas de réplique. La femme rougit du regard de l'homme posé sur elle.*

Ma robe, vous aimez ? Il a tenu à la choisir, lui-même, ce matin. Il ne s'est laissé distraire par rien, à croire que ce choix était de la plus haute importance. Je les ai passées, l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il tombe sur celle-ci : « Celle-ci me portera chance aujourd'hui. »

*Pas de réplique. La femme évite les yeux de l'homme.*

Ça vous ennuerait de donner un peu de lumière ?

*Pas de réplique.*

La lumière vous dérange ? Vous êtes contre ? Elle vous fait mal ?

*Pas de réplique. Elle remarque la fenêtre.*

Ça vous ennuie si j'ouvre ?

*Pas de réponse. La femme regarde la fenêtre. Elle n'ose se risquer jusque là.*

En venant par l'avenue, j'ai remarqué cette fenêtre. Et plus j'approchais, plus j'avais l'impression que quelqu'un, derrière, me regardait. Vous n'avez pas trouvé meilleur endroit pour voir passer le président. On s'attend à tomber sur n'importe quoi d'horrible dans ce genre d'endroit. J'espère au moins qu'il n'y a pas de rats. C'est inouï, non, qu'une ville comme celle-ci ne vienne pas à bout des rats ? Vous n'allez pas me croire, j'en ai vu un, énorme, à deux pas de la mairie. À part ça, tous ont été adorables avec moi, ils sont si fiers que le président ait choisi leur ville pour entamer son voyage. Le pays entier a les yeux rivés sur leur ville. Chaque téléviseur, chaque écran retransmet la même image : la décapotable du président prête à s'engager sur l'avenue.

*Lui montrant les fleurs.*

Elles sont belles, hein ? La femme du maire qui me les a offertes, à l'aéroport, une femme adorable.

*Soudain, elle tourne la tête vers l'entrée. Silence pesant.*

J'avais cru... Il n'y a personne, ici, à part nous ? En dehors des chiens, je veux dire. Vous comprendrez que personne ne doit savoir que je suis ici. Inutile d'essayer de le leur expliquer... J'aurais dû me faire accompagner. J'aurais dû demander à la femme du

maire de m'accompagner. Non que j'aie la moindre inquiétude vous concernant. La preuve, je suis là. Je n'aurais pas confiance en vous, je ne serais pas venue. Simplement, c'est l'endroit...

*Ses yeux reviennent à la fenêtre. Elle n'ose s'en approcher.*

C'est drôle, j'ai l'impression d'être déjà venue. Ici ou dans un endroit qui ressemble beaucoup à celui-ci. Il me rappelle l'endroit où ma sœur...

*Elle chasse ce souvenir. Ses yeux s'habituent à l'obscurité, elle observe le lieu.*

Ici, avant, c'était quoi ? Un collège ? Une église ? Une prison ? Vous avez déniché ça comment ? Et cette odeur... Je me demande depuis quand personne n'a pénétré ici ?

Ça a été construit quand ? Par qui ? Pour quoi ? Combien de promeneurs ont levé les yeux vers cette fenêtre ? Combien ont eu envie d'entrer et ne l'ont pas fait ?

*Aboiements.*

Depuis combien de temps une voix n'avait pas résonné dans ce lieu ? Un rayon de lumière n'a pas pénétré ? Des enfants n'ont pas joué ? Combien de temps... ?

*Les aboiements, de plus en plus agressifs, la forcent à se taire. Silence.*

Vous feriez bien de les attacher. Ils pourraient s'échapper et faire du mal à quelqu'un. Je m'étonne de vous trouver en pareille compagnie, dans un endroit pareil. Je pensais que vous logeriez dans le meilleur hôtel, avec vue sur l'artère principale. Vous n'êtes pas aussi riche qu'on le prétend ? La femme du maire m'a raconté que depuis l'ouragan, les gens passent le plus clair de leur temps sur le port à évaluer votre fortune, à se demander comment vous avez bien pu gagner tout cet argent. Les gens sont comme ça, ils ne peuvent pas concevoir qu'on fasse fortune honnêtement.

*Elle ose à peine regarder l'homme.*

C'est l'ouragan qui vous a poussé à jeter l'ancre ? Ou bien vous avez su que le président était en ville et vous avez décidé de faire escale pour lier connaissance ?

*Pas de réponse. La femme est agacée par le silence obstiné de l'homme.*

J'aimerais tenir le crétin qui vous a laissé entrer ce matin. Le maire n'a donc pas de chef du protocole ? Sans doute étiez-vous animé de bonnes intentions, seulement vous m'excuserez, vous ne savez pas vous tenir ; dans votre pays peut-être... Chez nous, un homme ne regarde pas la femme d'un autre comme vous l'avez fait. À plus forte raison si cette femme est celle du président. Vous avez eu de la chance, des hommes étaient là qui auraient pu vous tuer. Ce sont les chevaliers du roi, ils défendent l'honneur de sa reine. Estimez-vous heureux qu'ils

se soient contentés de vous mettre à la porte. Ils n'avaient pas à vous humilier de cette façon, mais vous n'aviez pas non plus à me regarder comme vous m'avez regardée. Un jour comme celui-ci, surtout. Ce jour, il l'attend depuis si longtemps, il ne doute pas que ma robe lui porte chance. Étrange, non ? D'accorder tant d'importance à la chance ? Vous ne pensez pas qu'il devrait se contenter de l'amour des siens ?

*Elle lève les yeux. Mais elle a perdu l'homme de vue, elle ne sait plus où il est. Ses yeux inquiets le cherchent un temps. Avant de le situer à nouveau.*

Cela vous est égal apparemment, d'être aimé ou pas, la seule chose que vous craignez, c'est de ne pas pouvoir mettre le prix. Lui, en revanche... Je le regardais monter dans sa décapotable : il avait l'air d'un enfant que le premier venu pourrait briser d'un revers de main. Cette lueur enfantine dans ses yeux me fait peur. Je sais ce qu'il a en tête, je sais à quoi il pense, il pense à Camelot. Cela n'évoque rien pour vous, j'imagine. Tout enfant, sa mère lui chantait la chanson de Camelot, elle lui a prédit qu'il serait président, que son gouvernement serait une Table ronde, que les plus valeureux du pays viendraient faire cercle autour de lui : nouveau roi Arthur. C'est comme cela qu'il se voit, entouré de vaillants chevaliers, prêts à accomplir de hauts faits. Quand il se sent nerveux, il fredonne *Camelot*.

*Elle fredonne Camelot. De terribles aboiements l'interrompent. Les aboiements ne cessent que lorsque la femme a fini de chanter.*

Pourquoi ces animaux ? Je ne vois pas qu'il y ait ici rien à défendre. Ou alors, c'est vous qu'ils défendent ? C'est pour ça que vous refusez d'ouvrir la fenêtre ? Vous avez peur que l'on vous jette un chat crevé ? Que l'on vous tire dessus ? Vous pouvez vous montrer, croyez-moi, on ne vous fera aucun mal. Je sais de quoi je parle, je connais cette ville. Tout est oublié déjà, tout ce que désire le pays c'est allumer la télévision et admirer le sourire de son président. Vous verriez ça, ils ont décoré l'avenue comme pour un jour de fête. Si vous ne me croyez pas, ouvrez.

*Pas de réplique.*

Cela vous laisse froid, vous vous êtes fait jeter comme un malpropre de la réception et ce qui peut se passer sur l'avenue est le cadet de vos soucis. Ne faites pas l'enfant, imaginez la situation inverse : un étranger pose ses yeux sur votre femme. Si vous avez une femme, vous devez savoir de quoi je parle. De femmes, vous en avez un certain nombre, à ce qu'on dit. On dit que vous envoyez vos hommes vous en acheter dans le monde entier.

Vous avez peur de dormir seul ? Je ne pourrais pas non plus, je ne peux plus depuis que ma sœur...

*Elle se ravise.*

Pourquoi je vous raconte ça... Ma vie, quel intérêt pour vous ? Ma sœur, les mains qui ont cousu cette robe, pour vous quel intérêt : aucun.